

Et le jour suivant a tout enseveli

I

J'ai appris à vivre dans le sursis perpétuel
Depuis que le théâtre absurde et risible de la guerre a éclaté sur l'Europe

*

Ci-gît sur le champ de bataille
L'amas de cadavres de mes camarades
Un champ infécond où les fleurs se dénouent et s'arrachent à leurs racines
Un peu comme nous
Les funestes exhalaisons ont bien vite remplacé les simples effluves
Des haut-le-cœur haut la main partagés entre soldats
Le cœur sur la main malgré tout

*

Et si le sol est dégoûtant les cieux eux ne sont guère mieux
De lâches avions larguent des bombes et nous mitraillent
Ces oiseaux de tôle éventrent à parts égales les cieux et nos corps
Un monde entier est à l'arrêt et les hommes ne sommeillent plus
Je ne dors presque plus
Les vastes paysages oniriques ne me semblent plus qu'inexprimables et bien lointains

II

Je suis pourtant resté rêveur et *demain dès l'aube* je partirai bien loin
Je délaisserai la guerre et la mort qui furtivement me guettent
J'irai goûter un peu d'éternité à l'écart des sols déchirés

III

Je suis bien las de ce monde nouveau
J'ai tout laissé derrière moi
Les terres labourées et saignées
Les tranchées que sont nos âmes

Les barbelés qui foisonnent et nous cloisonnent
Les rats qui rongent nos bribes de repos
Les balles sifflantes qui froissent le silence
Les obus qui éclatent puis se réfugient dans nos chairs
Et les chars par milliers mains de fer sans gants de velours
Ces grands golems sont-ils impassibles ou indicibles
Je n'en sais rien mais j'en déduis que l'enfer est fait en fer
Je me suis donc exilé de ces *champs magnétiques*
Et somme toute je n'ai rien laissé derrière moi

IV

Le soleil et moi avons à présent une révolution en commun
J'ai fui ce bouillonnement de son et de sang qui semble copuler bestialement
Et sans battre en retraite j'ai battu le pavé prestement
J'ai marché les millions de pas qui me séparaient autrefois de la Vie
Loin des fusées de détresse et des gémissements de la chair

*

Il ne faisait pas exactement nuit mais un voile grisonnant se déployait à la façon
des nuages
J'ai vu des chemins de campagne serpenter et les veines de la nature lézarder
Puis tout d'un coup à proximité d'olfactions iodées
J'ai même senti le sable fourmiller sous mes pieds nus
Ce paysage valait toutes les toiles et j'ai bu avidement son ciel plein d'étoiles
Roi et Reine le calme et le silence y semblaient régner indolemment
J'ai bientôt suivi leur rite en me déshabillant et en me pâmant un peu dans l'onde
de la mer
Comme instinctivement j'ai bu une gorgée de son écume blanchâtre
C'était surprenant salé et enivrant
Je n'avais plus connu ce goût depuis des mois de combat
Et cette gorgée presque surréelle tenait le même charme que ces fruits un peu
verts

V

Ensuite j'allais affaisser ce qui restait de mon corps décharné sur le sable tiède encore

La nuit se couchait comme un foulard charrié par les zéphirs

La lune était toute mellifluente et mes angoisses s'étaient comme évaporées par la douce sensualité de ma clairière

C'était ma clairière

Ma clairière rien qu'à moi ou plutôt ma frontière d'avec le reste des hommes

Je voulais hurler de joie

De rage aussi

Mais rien ne sortait de ma bouche

La chaleur des mots était peut-être un trop grand pas

Un bain d'humanité trop exalté au sein d'un tel chaos

Peut-être bien aussi que j'avais senti

Une présence au milieu de mon néant à moi

D'un coup je suis tombé au sol

Et c'est comme si une quelconque divinité me chuchotait

« Chut, ne faites pas de bruit. Votre enfant dort sous une petite étoffe blanche »

VI

Mes jambes se mouvaient à la manière d'un somnambule

Mais je n'étais point errant

Comme si une belle déité me guidait par des rires enfantins et des danses naïves

Doucement

Lentement vers les confins du réel et par-delà

Le tout était transmis par un vent nouveau et les auras les plus pures

Tendrement

Paisiblement vers les confins du réel et par-delà

J'étais presque étourdi quand j'arrivais devant un petit bosquet fleuri et abscons

Un joli tableau là-bas m'attendait

Sous une gerbe d'anémones et d'ancolies

VII

Baigné d'une lumière lunaire violette et presque améthyste
Sommeillait un chat roux comme l'or
Et qui semblait innocemment cueillir *l'or du temps*
Comme s'il échappait aux processions du temps

*

C'était mon compagnon de l'exil
Et il avait comme moi déserté le monde des hommes et de la haine

*

Je posais mes doigts sur son pelage électrique
Et peu à peu je m'enivrais des plaisirs simples et béats d'une chair
Il était svelte et un parfum dangereux planait autour de lui
A l'orbite de mes caresses

*

Ce chat était mystérieux comme une bouteille à la mer
Comme une *invitation au voyage*
Et moi je voyageais par les canaux de sa grâce sur la petite nacelle de ce que l'on
appelle Les Rêves

VIII

J'ai ainsi voyagé en marchant à son flanc jusqu'à retrouver ma maison
Que je croyais n'être plus qu'un vestige ou
Une évanescence poussière de mon passé
Des larmes ruisselaient de mes paupières-sillons
Et tombaient sans le moindre bruit sur le front de mon félin qui me regardait
Je l'observais et j'avançais dans la demeure de mes souvenirs
Je retraçais bientôt son histoire lorsqu'il fut un jour un tigre ou une panthère
Puis comme j'arrivais dans la chambre de mes filles
Mon chat n'était plus qu'une ombre au sein de la nuit
Il s'était alors fondu dans le décor

Lorsque par l'entrebâillement de la porte
J'ai aperçu Camille et Charlie, ces deux bijoux dorés de mon cœur !
Elles sont splendides comme des soleils, et moi je suis un tournesol !
« C'étaient donc elles, les déités qui m'ont guidées par l'incandescence de leurs rayons », pensai-je.
Et de leur importance à mes yeux.

IV

Elles somnolaient et je n'osais pas rentrer
A la place je formais un vague animal avec mes doigts
Et grâce à la lumière du salon
Ma main faisait en sorte que se projette une noire panthère
Sur le mur où tant d'années sont mortes
Au-dessus du portant où leurs longs manteaux pendent
Leurs yeux dans la pénombre encore s'émerveillèrent du spectacle
Puis elles ont ri
Ma chair a follement frissonné

*

Ces rires pleins de candeur m'effleuraient
Et mon cœur battait comme les tambours de l'espoir
Au rythme du battement des ailes de la blanche colombe qui s'élève
Là-haut dans le ciel bordé des duvets de nuages

*

À cet instant précis en contemplant mes filles
La vie avait comme repris son cours
Elle avait précédé la chrysalide incertitude
Et m'avait permis d'embrasser longtemps le front de mes petites tant désirées et à présent protégées de tout

*

Le sol derrière moi frêle et fébrile craque
C'est ma Lou qui m'observe

L'iris noir mais pétillant toujours d'un peu de sa malice
Je l'enlace
Je presse contre moi celle qui était autrefois ma gloire et mon âme
Celle que j'aimais surnommer mon « Tournant de soleil »
Elle avait gardé ses cheveux courts et noirs chargés de parfums
Je l'embrasse et avec langueur je respire ses cheveux que je ne tarde à baiser
Passionnément
Ils dégagent une senteur gorgée de printemps
Et là voilà toute décorée d'une fine dentelle blême
Qui dévoile subtilement chacun des fruits de son verger
Je lui dis « Je suis rentré »
Sanglotant et du bout de ses lèvres toutes roses
Elle me répond « Oh que je t'aime »

X

Et bientôt nous avons grimpé dans l'alcôve pour nous réfugier (là où les secondes ne passeront jamais)
Et les yeux dans les yeux comme une alchimie des profondeurs s'est produit
Mes pupilles bouillantes comme une eau-de vie ont prononcé
« Je t'aime de tout mon cœur et de toutes mes forces »
Et nous nous sommes embrassés comme au jour du départ
Et nous avons démesurément allongé l'espace-temps

*

La nuit dense c'est troublant
La nuit danse ses trous noirs
L'éternelle agitation des constellations
Les constellations et le miracle des rêves qui se réalisent
Se jouent à loisir de la fusion de nos cœurs de nos corps

XI

En plein milieu de la ronde nocturne de la lune

Un besoin irrésistible de retrouver ma nature me venait
Le désir d'un baiser fugitif scindait mon destin d'avec celui des miens
Je désirais avec une fièvre impalpable regoûter à l'écume saline
Redécouvrir mon beau chat doré comme un précieux pendentif
Entendre le bruit sourd du silence dans sa nudité la plus totale
Et enfin sur le sable pleurer à genoux de ma condition d'homme
J'étais comme obsédé voire fou
Fêlé
J'étais torturé par le besoin irrépressible de jouir encore de ces moments
d'éternité
Et d'immortalité dont j'ai rêvé mille fois dans le no man's land

XII

Mais une fois à l'extérieur et à proximité de ma clairière adorée
J'ai constaté avec effroi et horreur
Que chacun de ces havres vierges et immatériels de la nature
Prenaient la fuite en boitant s'embourbant dépérissant

*

L'herbe durcissait et les fleurs fanaient
Les feuilles crissaient sur le sol en de longues plaintes
L'eau fraîche bouillait et ses charmes *Alcools* s'évaporaient
Les écrins de lavande les colonnes de figuiers les cristaux de thym et de romarin se
voyaient mourir et ne prodiguaient plus rien de leurs voluptés odeurs
On aurait juré que la roseraie était peuplée d'épouvantails
Il faisait comme nuit et la lune s'était éclipsée
Pourtant une grande lumière immonde et sidérale inondait le ciel
Elle ne provenait pas d'un astre
Un brasier immense écartela mon iris
Comme un opiomane fumant sa peine
Je voyais ma maison en feu
Un grossier Feu de Bengale décoré d'effusions pourpres et jaspes

Ses flammes dansaient comme les lucioles et les anges de la mort

*

Ma carcasse et les rivières de sanglots s'éc/r/oulaient en un bruit assourdissant

Le feu riait aux éclats tourbillonnait fièrement dans l'air atone

Je hurlais alors priant pour n'entendre ni gazouillis ni sanglots

Des échos qui m'auraient hanté à jamais

XII

Et j'ai finalement compris que les malédictions de la guerre avaient retracé chacun de mes pas vers ma glorieuse capitale de l'éternité

Et qu'elles m'avaient enlevé à mon immortalité majestueuse

Là où les jolis mondes

Narguent les geôles immondes

Ressentiment

La mort approche

*

Des hommes hurlaient comme des pantins possédés

L'odeur métallique du sang et du cuir infusaient l'air libre

Les obus et les munitions avaient remplacé les oiseaux rôdeurs

Et sifflaient dans le ciel nu et honteux

La nature dépérissait et s'enfumait tout comme mes rêveries

Les colombes ce soir prennent leur dernier vol

*

Me retournant une dernière fois vers mon chat roux effrayé et gémissant de peur

Je lui fais un sourire cachant ma douleur

Et n'ayant plus rien à perdre je cours à présent au milieu du fatras brutal

Je ne suis ni vivant ni mort

Mais bien décidé à survivre à jamais !

*

Le jour suivant a tout enseveli